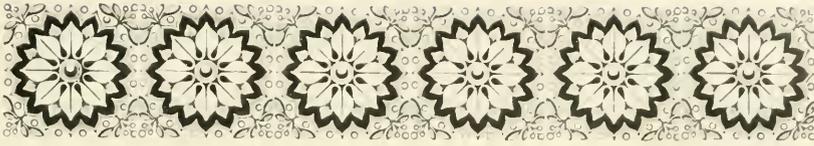




A. A. A. — C. LUDUS PRO PATRIA. D.

Lentacore & Co.



GYMNASTIQUE ET JEUX

La gymnastique rationnelle doit être la base des exercices physiques. Rien ne saurait la remplacer. Elle est obligatoire pour tous nos élèves, et nous désapprouvons les parents qui, sans raison majeure, demandent des dispenses.

Aux concours annuels interscolaires, entre les lycées et les écoles primaires supérieures de la Ville et présidés par M. le Vice-Recteur, nos élèves ont successivement obtenu les 10^e, 7^e, 11^e, 9^e, 11^e prix. Puis, cette année-ci, ils ont obtenu le 4^e prix de section. L'équipe était composée des élèves : Badih, Dax, Didier, Foubert-Rousson, Le Savoureux, Jean Martin, Eugène Marty, Henri Nègre, Saugon, Starek, Valensi.

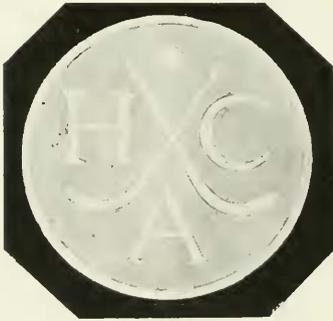
Les exercices au grand air ont toujours été en honneur chez nous. En 1883 déjà, le football était cultivé par un groupe d'élèves ardents : Jean Charcot, Chevrillon, Estève, Parrot, Viguès, entre autres, sous la direction de M. F. Dollé, professeur. Une autorisation de M. Alphand leur assurait une place et leur permettait de planter leurs piquets.

C'est pourquoi l'A. A. A. a pu se former « spontanément », quand M. Pierre de Coubertin, avec un zèle de missionnaire, vint dans les lycées et collèges prêcher la bonne parole.

L'Association a eu pour présidents MM. Herbet, de Joannis, Glatron, Stroehlin. Le Football Club a eu pour capitaines MM. Herbet, de Joannis, Sudre, Jacquier.

En 1892, où Marcel Glatron gagnait le championnat interscolaire pour le saut en longueur (5^m60), une équipe de l'École gagnait le championnat interscolaire du football (Rugby). Elle avait pour capitaine M. Félix Herbet et était composée des élèves F. Bellenger, Germain, Marcel Glatron, Léon de Joannis, Albert de Joannis, F. Lajouane, Lapierre, D. Lauth, F. Puanx, C. Prenez, Schmitten, Edm. Tessandier, Ch. Tissier, P. de Pourtalès.

Depuis plusieurs années notre Football Club est un peu délaissé pour le Hockey Club de l'École (H. C. A.), fondé par M. Liouville, aujourd'hui son président honoraire, et qui a pour président M. Formigé.

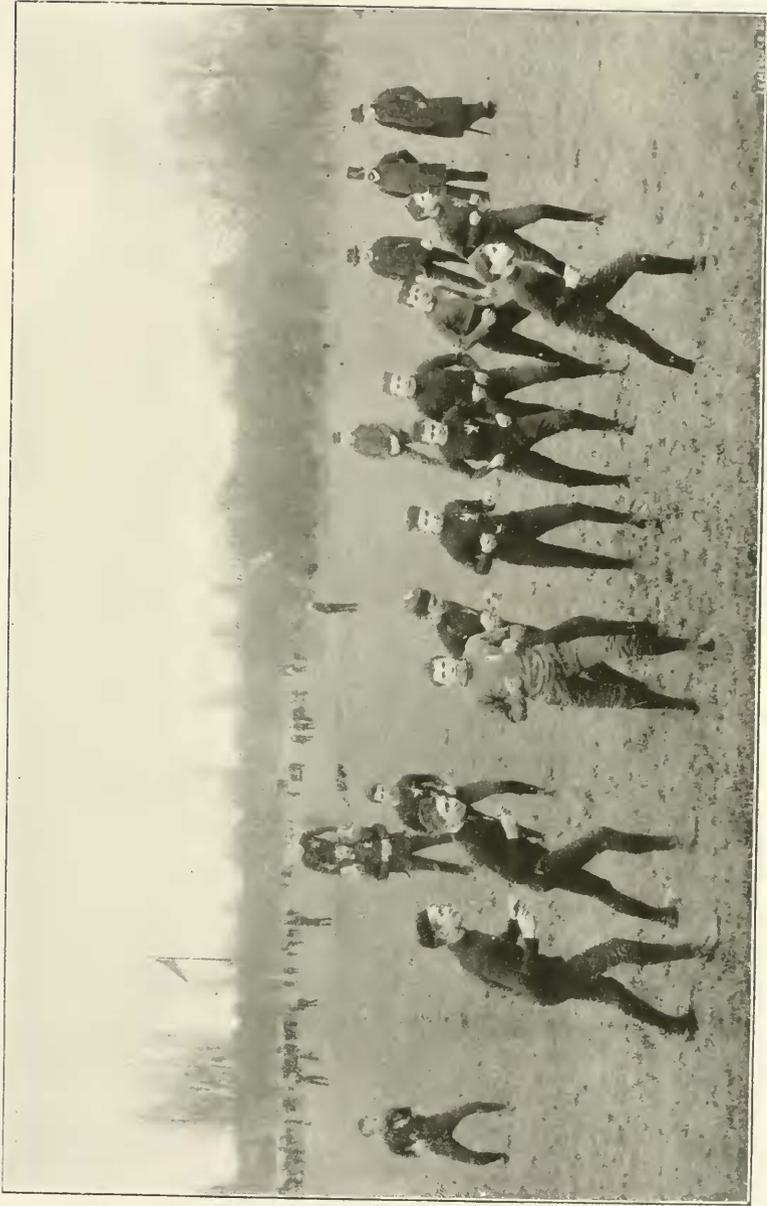


Le 11 novembre 1897, un match de Hockey (le premier match de Hockey qui, croyons-nous, ait eu lieu en France) a été disputé par le H. C. A. et le H. C. de l'Anglo-Saxon Collège. Il a été gagné par le

H. C. de l'École Alsacienne, qui avait un *but*, fait par Jacquier. Notre équipe était composée des élèves : Davy, Didier, Fauconnier, Formigé (capitaine), Gaudermen, Gouse, Jacquier, Munier, Savouré, Stroehlin, Tanon.

Ce jeu nous paraît destiné à se répandre davantage dans les lycées, au fur et à mesure qu'il sera mieux connu.

LA DIRECTION DE L'ÉCOLE.



UNE PARTIE DE FOOT-BALL, AU BOIS.



L'ENSEIGNEMENT SCIENTIFIQUE

L'enseignement secondaire doit viser, sous peine d'être incomplet et de laisser sans utilisation une partie des facultés de l'homme, à préparer un développement complet et harmonique de celles-ci. Il doit avant tout assurer à ceux dont il s'occupe le moyen de communiquer avec leurs semblables et, par conséquent, avoir pour premier objet l'étude de la langue maternelle. Cette étude, surtout lorsqu'elle s'appuie sur la comparaison de cette langue avec les langues mortes telles que le latin ou le grec, ou même de certaines langues vivantes, a une puissance éducative considérable, et sert plus qu'aucune autre au développement de l'esprit. On ne peut pas l'accuser même, comme on l'a fait parfois, de conduire à une science purement verbale, et dans laquelle la forme l'emporte sur le fond; car ce n'est pas peu de chose pour une jeune intelligence de vivre dans un commerce intime avec les écrivains les plus distingués de notre pays ou de pays étrangers, dont la plupart n'ont pas parlé pour ne rien dire, et qui se meuvent au contraire au milieu des pensées les plus élevées et les plus bienfaisantes.

Néanmoins, il faut reconnaître que la culture de l'esprit

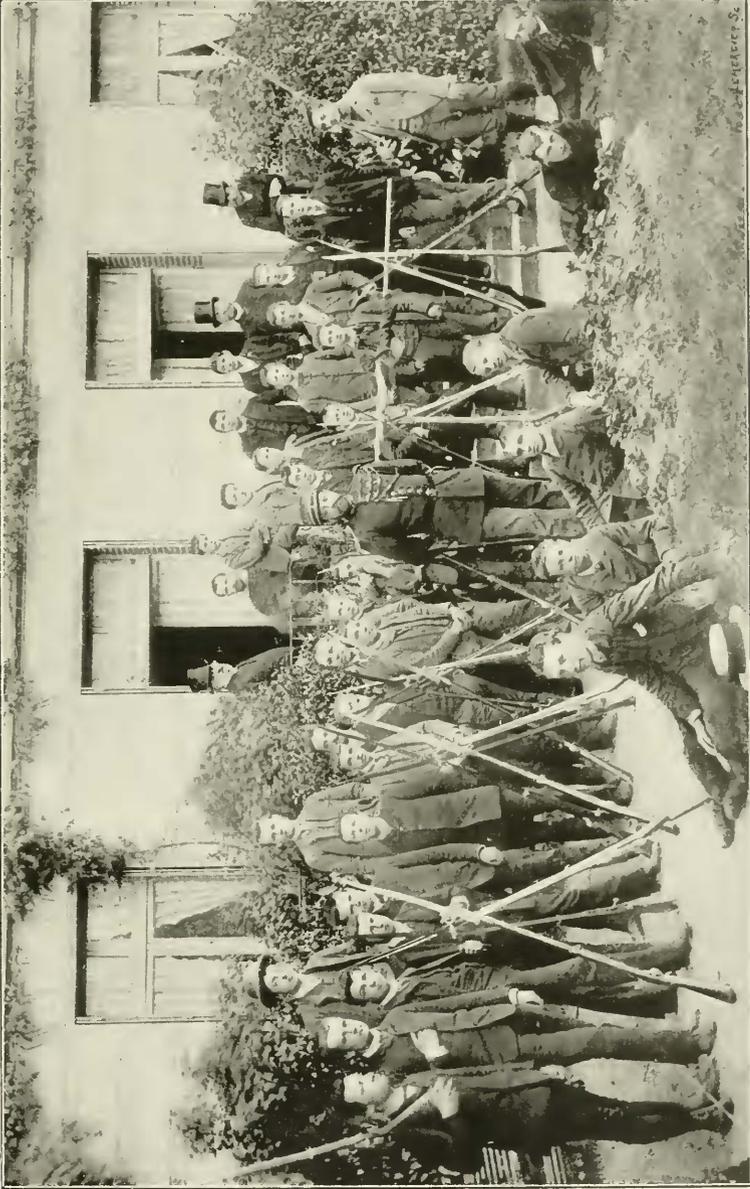
bornée à cela aurait quelque chose d'incomplet et de dangereux. Lire avec choix, bien entendu, est chose excellente, mais se contenter d'une science *livresque* est beaucoup moins bon.

Les sciences mathématiques qui sont, par la rigueur et l'enchaînement de leur raisonnement, un instrument incomparable pour donner à l'intelligence des habitudes de méthode qui s'appliquent ensuite à tous les domaines, et qui sont indispensables pour former l'esprit, ont, elles, le défaut d'être trop abstraites, trop rigides en même temps.

Lorsque leurs déductions partent de bases solides et bien établies, elles conduisent à des résultats incontestables; mais il arrive souvent que leur mode de raisonnement est appliqué à des données dont la certitude est contestable et n'a pas été suffisamment vérifiée; alors, elles ne sont plus qu'un instrument d'erreur, avec ce seul avantage que si les conséquences qu'on a tirées régulièrement des prémisses se trouvent être absurdes, elles infirment par là même ces prémisses, et obligent à procéder à la vérification de celles-ci.

Pour le développement normal de l'esprit, il faut donc encore autre chose que les lettres et les mathématiques. Il faut le contact avec les faits, avec le milieu dans lequel l'homme est appelé à vivre, et qui a une si grande influence sur lui; et il ne suffit pas d'un contact forcé et passif, mais il faut que celui-ci soit voulu, dirigé, préparé, afin de porter tous ses fruits. Il faut, de plus, que ce contact, commençant dès l'enfance et se poursuivant pendant toute la vie scolaire, au moins, soit réglé de manière à s'adapter aux facultés de l'enfant et du jeune l'homme, en les mettant successivement en jeu, et en les développant par leur activité même.

Dans cet ordre d'idées, la première faculté qu'il s'agit de stimuler chez l'enfant, c'est l'esprit d'observation.



ÉCOLE ALSACIENNE : EXERCICES MILITAIRES

Photo. G. Lefebvre, St.

C'est ce qu'ont pensé les fondateurs de l'École Alsacienne, et c'est pour cela qu'ils ont donné une grande place aux leçons de choses qui, sous une forme aussi simple et aussi pratique que possible, habituent l'enfant à regarder autour de lui, à observer et à faire des raisonnements simples sur ce qu'il a vu et entendu. A ces leçons de choses se rattachent, de la manière la plus étroite, les commencements de l'histoire naturelle, animaux, plantes, minéraux. L'intelligence de l'enfant est merveilleusement apte à saisir cet enseignement : la fraîcheur de la mémoire, l'intérêt qu'excitent les objets, le goût naturel des collections sont autant de conditions qui lui donnent un véritable attrait.

Après les leçons d'histoire naturelle envisagées à un point de vue aussi simple que possible, en retranchant avec soin les grands mots scientifiques inutiles, viennent celles qui comprennent les phénomènes physiques et chimiques les plus importants, étudiés au même point de vue. Il ne s'agit pas de science proprement dite, encore moins de théorie, mais de la connaissance de faits qui jettent du jour les uns sur les autres, et qui contribuent, eux aussi, au développement de l'esprit d'observation. C'est un peu plus tard seulement que ces notions enregistrées peuvent se transformer en connaissances scientifiques, et prendre dans l'esprit du jeune homme leur forme définitive, au moins autant que rien peut être définitif dans ce milieu changeant, indéfiniment perfectible, et qui, même chez les hommes les plus savants, est toujours sujet à modification.

On a reproché à cette méthode, qui offre à de jeunes enfants des parcelles détachées de science, de déflorer celle-ci, et de les priver de l'élan enthousiaste qui souvent saisit le jeune homme lorsque la science lui est révélée d'un coup avec ses

lois, avec ses rapprochements inattendus, avec toute sa grandeur.

Nous ne croyons pas que ce reproche soit justifié, au moins si l'enseignement préliminaire a été ce qu'il doit être, sans prétentions scientifiques et si, à un moment donné, une vive lumière est projetée sur la somme des faits acquis par un enseignement aussi complet que le comportent l'âge et les facultés du jeune homme. Au moins celles-ci auront-elles été préparées et cultivées dans l'intervalle, et l'expérience a montré que c'est au grand profit du développement scientifique et du développement général.

En tout cas, et c'est à mes yeux un point d'une importance capitale, en même temps que l'esprit des jeunes gens aura été cultivé dans les directions les plus diverses, ils seront mis à même de choisir en connaissance de cause la carrière à laquelle leurs aptitudes les rendent le plus propres, et il pourra plus difficilement leur arriver de passer à côté d'une vocation dans laquelle ils se seraient distingués, faute d'avoir connu à temps la branche spéciale des lettres ou des sciences capable d'exercer sur leur intelligence le plus vif attrait.

CH. FRIEDEL,
Membre de l'Institut.





L'ENSEIGNEMENT DE LA GÉOGRAPHIE

J'ai connu les débuts de l'École Monge et ceux de l'École Alsacienne et je me suis vivement intéressé à la fondation de ces deux établissements. Élève et professeur de l'Université, j'ai toujours été et je reste attaché à l'enseignement libéral que donne l'Université, convaincu qu'il est à la fois efficace pour le développement des intelligences et nécessaire pour la formation de l'esprit national en France.

Mais ce n'est pas le diminuer, c'est au contraire concourir à l'intérêt général que d'avoir des types divers d'école et d'y essayer des méthodes nouvelles. Si, en cette matière l'antagonisme peut devenir un danger, la diversité est un bien. Quand j'étais écolier, il y avait à Paris de grandes institutions qui envoyaient leurs élèves ou du moins l'élite de leurs élèves au collège et dont l'émulation contribuait à l'éclat de l'Université; je les avais vues avec regret disparaître les unes après les autres. Quand la France, après les désastres de 1870 et 1871, travaillait à réparer ses ruines, j'ai pensé, comme bien d'autres, que l'éducation de la jeunesse devait être une des plus vives préoccupations du gouvernement et des bons citoyens, et j'ai salué comme une œuvre patriotique

la création de l'École Alsacienne, qu'allait diriger, avec le concours de M. Braëunig, un de mes anciens camarades de l'École normale, Alsacien d'origine et professeur au lycée de Strasbourg.

Un de mes fils a fait une partie de ses études dans cette école. Je l'ai moi-même prônée autant que je le pouvais, j'ai prêté mon concours à l'œuvre en examinant avec le directeur les programmes d'histoire et de géographie, en assistant aux leçons des professeurs, en examinant les élèves dans les classes où mes conseils pouvaient être de quelque utilité. M. Braëunig me rappelait dernièrement une promenade que nous avons faite à Montsouris avec les élèves de l'École dans un jardin transformé en carte en relief du monde, carte bien imparfaite assurément, mais qui néanmoins nous a fourni la matière d'une sorte de leçon de choses et d'une instructive conversation sur quelques points de la géographie. Chaque fois que je me suis trouvé, comme ce jour-là, en contact avec les élèves de l'École Alsacienne, j'ai remarqué leur bonne tenue : on se sentait au milieu d'enfants bien élevés, qui avaient confiance dans leurs maîtres.

Le maître qui, il y a quinze ou vingt ans, leur enseignait la géographie est encore leur professeur. La méthode qu'il employait ressemblait beaucoup à celle que j'essayais de répandre dans l'enseignement : ne pas surcharger la mémoire de noms propres superflus, faire voir à l'aide de la carte et de tracés au tableau, faire comprendre en décrivant et en montrant la relation et l'enchaînement des phénomènes géographiques.

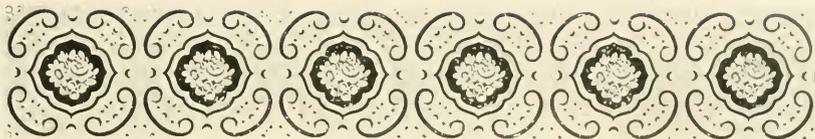
Dans ses divers enseignements, l'École Alsacienne s'est appliquée à introduire des méthodes rationnelles, simples, plus modernes que celles qui prévalaient alors. L'Université

s'en est approprié une partie : elle a eu raison. Il est plus facile à un établissement privé, dirigé par des maîtres qui ont foi dans leur œuvre, et qui agissent dans un milieu social déterminé, de tenter des réformes pédagogiques qu'à un grand corps comme l'Université dont les règles uniformes s'imposent à tous les établissements publics de France. L'École Alsacienne, en rendant de notables services aux familles, a rendu service à l'Instruction publique qui doit lui en être reconnaissante; elle peut en rendre encore dans l'avenir.

É. LEVASSEUR,

Membre de l'Institut.





LES EXAMENS A L'ÉCOLE ALSACIENNE

Aucun mot ne sonne plus désagréablement à l'oreille des enfants et même des parents. Aussitôt se pressent dans leur imagination troublée les souvenirs d'un inquiet et fiévreux labeur terminé par un perfide et cruel interrogatoire. Les novateurs qui proposent l'abolition de cet instrument de torture, sont assurés de rencontrer de multiples et sympathiques échos. Quelle créance convient-il d'accorder à des allégations plus ou moins intéressées?

Tout dépend de la méthode adoptée par l'école. Son excellence ou ses déficits peuvent amener l'épanouissement ou la déformation d'un caractère, la réussite ou l'insuccès de toute une carrière. Supposez en effet que continue à être appliqué le système du surmenage, que des matériaux aussi abondants que disparates soient entassés par des procédés tout mécaniques dans des cerveaux paresseux ou rebelles pour être rejetés par eux immédiatement après l'épreuve académique : non seulement le patient n'aura acquis aucune connaissance sérieuse et durable, mais, dégoûté par cette corvée quotidienne, il profitera de son premier instant de liberté pour

en secouer l'odieux fardeau et demeurera, pendant le reste de sa vie, hostile à toute recherche scientifique. Supposez encore qu'un jeune homme soit froissé par son professeur dans ses convictions les plus intimes, qu'il se voie frustré, par une intrigue, d'une récompense qu'il estimait méritée et se croie victime d'une sanglante injustice. Peut-être la blessure causée par la violation de son droit restera-t-elle toujours béante et ira-t-il, aigri et méfiant, grossir la phalange trop nombreuse des martyrs du parti pris et des contempteurs de l'ordre social.

Ces simples observations, qui prêteraient à d'amples développements, ont été déjà présentées, à mainte reprise, avec une spirituelle vivacité ou dans d'amers réquisitoires, suivant la disposition morale de leurs auteurs. Le mal a été longuement et universellement constaté. Où trouver le remède? Les réformateurs, en dépit de leur ingéniosité, n'ont proposé jusqu'à ce jour aucune combinaison plus rationnelle et plus équitable pour établir la capacité de l'élève pendant le cours et au terme des études. Il semble donc oiseux de vouloir supprimer les examens pour les remplacer par une institution analogue. Ne peuvent-ils être améliorés dans quelques-unes de leurs parties essentielles? Qu'a fait l'École Alsacienne à cet égard et quels éléments originaux a-t-elle apportés pour la solution satisfaisante d'un problème proposé à la méditation de tous les amis de la jeunesse et de tous les hommes de bonne volonté?

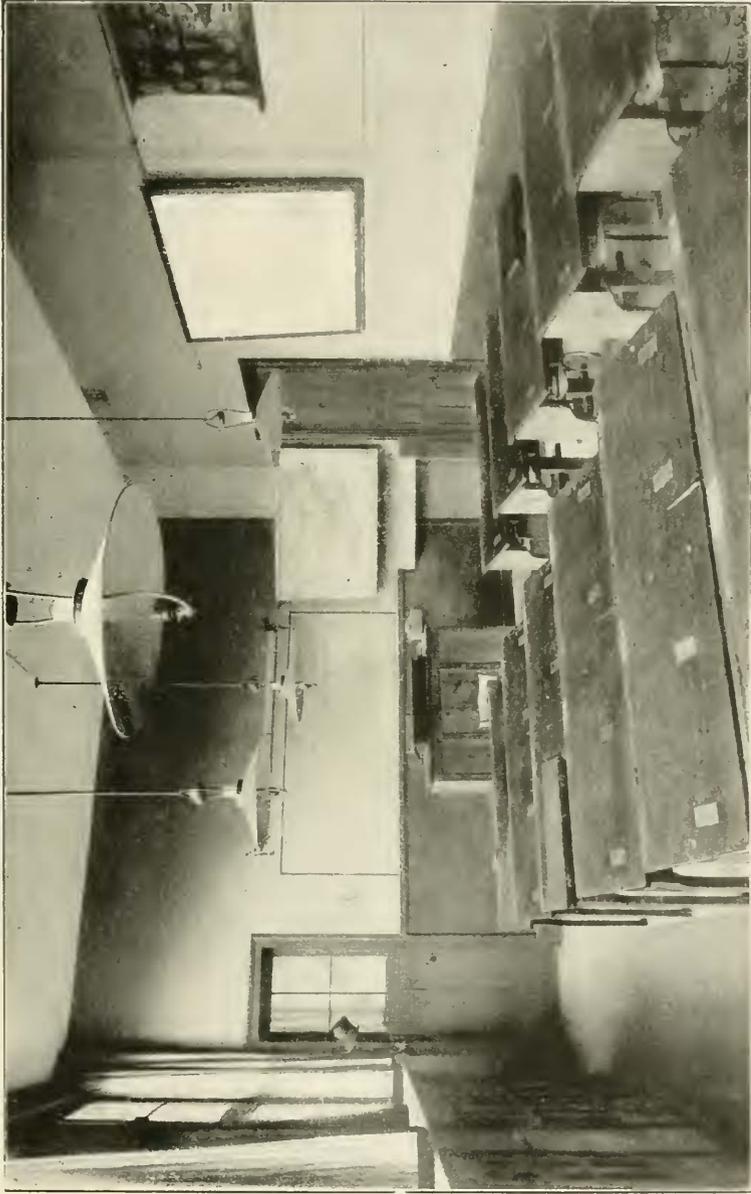
Le principe inspirateur de tous ses actes a été celui d'une franche et entière publicité. Toutes les personnes qui s'intéressent aux progrès de l'enseignement et seraient désireuses d'expérimenter les nouvelles méthodes sont invitées à assister aux interrogations et à la tenue des classes, à renouveler fré-

quemment leurs visites et à communiquer, sans crainte ni réticence aucune, au directeur, leurs impressions avantageuses ou défavorables. Le meilleur accueil leur est réservé, les remarques présentées par des observateurs compétents sont les bienvenues et leurs critiques prises en sérieuse considération. La maison est ouverte à toutes les suggestions judicieuses, de quelque côté qu'elles arrivent, à tous les conseils perspicaces et à toutes les nobles impulsions, quelle que soit leur provenance. La petitesse relative de son cadre lui permet de les soumettre immédiatement à l'épreuve de la pratique. Aucun moyen n'a jamais été négligé par l'École pour la propagation de ses idées dans le grand public, qui peut se montrer indifférent aussi longtemps qu'il est mal renseigné, mais qui se laisse aisément gagner par une parole loyale et sincère. Quel encouragement plus efficace pourrait-elle recevoir pour la continuation de son œuvre que l'approbation de juges impartiaux ! La devise à laquelle elle est restée fidèle depuis ses origines lui a porté bonheur. Les visiteurs que la simple curiosité avait attirés au début, se sont transformés pour la plupart en amis sûrs et dévoués.

Parmi ces auxiliaires bénévoles la première place appartient aux parents. Leur collaboration intime et permanente constitue un des traits distinctifs de l'École Alsacienne, la base solide sur laquelle reposent ses plus chères traditions. L'unité d'aspiration et de but qui doit régner entre eux et les maîtres est garantie par le carnet de correspondance signé chaque jour, les visites hebdomadaires, les bulletins trimestriels. Tout prétexte leur est enlevé pour qu'ils se désintéressent de l'avenir de leurs fils en alléguant leur prétendue incompetence. Une expérience déjà longue permet d'affirmer qu'ils n'en éprouvent aucune envie. La régularité avec laquelle

ils assistent, surtout dans les petites classes, aux examens périodiques prouve au contraire leur affectueuse sollicitude. « Un passant gracieusement accueilli dans une maison amie, disait M. Marcel Dubois le 28 juillet 1894, a la bonne fortune de voir un professeur qui interroge comme un père et une maman qui suit vos réponses comme un professeur, et il pense que l'on vous fait travailler à la maison dans le même sens qu'à l'École, en pleine harmonie avec les maîtres ».

La présence des parents aux examens offre un triple avantage. Non seulement ils constatent de leurs propres yeux le travail de leurs fils, mais ils apprennent à connaître la force respective des camarades et peuvent apprécier l'impartialité éclairée avec laquelle les professeurs stimulent et maintiennent leurs élèves dans la bonne voie, insistent sur leurs points faibles tout en reconnaissant leurs progrès, encouragent les efforts des moins doués comme ils signalent les défauts des plus capables. Le mystère engendre les faux rapports et les injustes suspicions, les doléances perfides et les plaintes intéressées, tandis que le grand jour provoque la cordialité des rapports et favorise la confiance réciproque. Des visites fréquemment renouvelées dans le cabinet du directeur comme des entretiens pédagogiques naît cette unité dans l'action, regardée à bon droit comme la condition indispensable non seulement de toute instruction solide, mais de toute forte éducation morale, où le développement intellectuel marche de pair avec le sentiment toujours plus net et plus délicat de la dignité et de la responsabilité, où les saines habitudes de l'esprit s'harmonisent avec les généreuses inspirations du cœur. Fidèle au noble idéal quelle a transporté des bords du Rhin aux rives de la Seine, l'École Alsacienne, tout en respectant les individualités dans l'infinie ri-



ÉCOLE ALSACIENNE : UNE SALLE DE CLASSE

chesse de leurs nuances, aspire à fortifier les volontés et à tremper les caractères.

Jusqu'à la troisième classe inclusivement, des examens ont lieu tous les quinze jours, mais comme ils portent tour à tour sur les différentes matières enseignées, chaque branche d'études ne figure qu'à des intervalles suffisamment éloignés, tous les deux ou trois mois, pour qu'elle ne perde pas de son intérêt par un retour trop fréquent et que soit écartée toute apparence de monotonie. Le champ parcouru demeure en effet assez considérable pour que son assimilation exige un travail sérieux sans que d'autre part sa trop vaste étendue s'oppose à une récapitulation approfondie en le réduisant à un simple exercice mnémotechnique. L'entrain avec lequel la plupart des élèves se préparent à cette épreuve périodique, offre la meilleure garantie que son organisation répond à leurs aptitudes : « *Repetitio mater studiorum* ». Cette maxime du vieil Amos Comenius s'applique aussi exactement aux Français d'aujourd'hui qu'à ses contemporains tchèques. Il ne faut pas craindre, avec de jeunes intelligences que n'a pas encore façonnées la discipline scientifique, de reprendre souvent les mêmes thèmes, afin de s'assurer de la réalité de leurs progrès et d'écartier toute chance d'erreur.

La présence d'étrangers aux interrogations, — en dehors des parents et des membres du Conseil d'administration qui se font un devoir et un plaisir d'y assister, il m'est arrivé de m'y rencontrer pour la littérature française avec M. Hermann Dietz, pour l'allemand avec M. Lange, pour l'histoire avec M. Bougier, pour la géographie avec M. Marcel Dubois, — oblige les élèves, dès le début de leurs études, à s'exprimer correctement et sans fausse timidité. J'ai été agréablement surpris, il y a quelques semaines, à un examen de géographie qui

se passait dans la huitième classe et roulait sur l'Amérique, des notions précises que possédaient la plupart des enfants sur les montagnes et les fleuves, les baies et les presqu'îles, de la sûreté avec laquelle ils les montraient sur la carte, de la propriété des termes qu'ils employaient et de la netteté de leurs réponses.

Mais je me hâte de laisser la parole à un témoin des plus autorisés.

« Aussi bien, dit M. Léon Bourgeois dans son discours du 29 juillet 1893, je ne voulais aujourd'hui retenir qu'un seul trait parmi tous ceux qui sont l'originalité de l'École Alsacienne, et celui-là m'est apparu, il m'a, comme on dit familièrement, sauté aux yeux le premier jour où je suis entré, il y a plus de dix ans, dans une de vos classes; j'étais venu, comme les parents y sont autorisés, assister à une de ces classes du samedi où se font les interrogations sur les matières étudiées pendant la semaine. Dès les premières questions posées par le maître, je fus frappé de l'entrain extraordinaire de tous ces enfants. Toutes les figures étaient attentives, tous les yeux brillants, toutes les bouches ouvertes pour répondre. A chaque demande toute la petite troupe se hérissait de mains levées, de bras tendus. Il arrivait bien quelquefois que la réponse était singulière, imprévue, que dans sa précipitation l'un des audacieux faisait une belle erreur qui soulevait le rire de ses rivaux, mais on repartait de plus belle, on prenait sa revanche et c'était ainsi, pendant toute la durée du petit examen, une ardeur, une émulation et, pour mieux dire, une allégresse qui gagnait les parents eux-mêmes et nous donnait, je vous assure, un renouveau de jeunesse et le désir de faire comme nos enfants et de lever aussi la main pour répondre. »

Les examens semestriels, les seuls auxquels soient soumis

les élèves des classes supérieures, s'inspirent du même esprit et sont régis par les mêmes principes. Ils ont moins pour but de mettre en vedette quelques sujets d'élite que d'être utiles à tous ceux qui y prennent part. Le mode le plus habituellement adopté est celui d'une conversation familière, au cours de laquelle le professeur s'efforce d'éclaircir les notions encore vagues et incomplètes, de résoudre les points d'interrogation, de rectifier les malentendus, de dissiper les erreurs. S'agit-il, par exemple, d'histoire : l'entretien roulera sur les combinaisons diplomatiques de Richelieu et de Mazarin, les vues administratives de Louvois et de Colbert, les réformes accomplies par l'Assemblée constituante; de géographie : l'image physique, économique, politique, historique d'une région, d'un État, d'une province se dégage toujours plus nettement de l'échange des questions et des réponses; de littérature française : la personnalité d'un auteur sera graduellement reconstituée par la pénétration réciproque de sa vie et de ses écrits, lesquels devront être connus non par ouï-dire, mais par une prise de possession directe appuyée sur des lectures abondantes et originales; de langues anciennes ou étrangères : l'explication cursive du texte provoquera une récapitulation de la syntaxe et des règles grammaticales.

Ces divers exercices, si modestes qu'ils paraissent au premier abord, n'empêchent point chez des jeunes gens particulièrement doués le déploiement de leurs facultés oratoires. Je me souviens d'avoir été charmé, il y a quelques années, par une exposition aussi brillante que concise et substantielle, faite par un élève de rhétorique soit de l'*Antigone* de Sophocle, soit des *Provinciales* de Pascal. Les tours de force sont cependant l'exception et les vertus distinctives de l'École Alsacienne demeurent l'honnêteté, la sagesse, l'absence de toute réclame et

de tout artifice. « Votre système, disait M. Burdeau le 20 juillet 1892, consiste à ne pas inviter l'élève à porter ses efforts sur une branche déterminée d'instruction. Ici on recherche le bon équilibre des facultés, on veut non pas des compositions brillantes et comme des coups de collier successifs donnés à de certaines dates déterminées, mais l'effort lent, continu, persévérant, portant sur tous les points à la fois. On veut que la conscience de l'élève soit satisfaite bien plus encore que sa fierté, on le prépare à être un homme qui, sur tous les points où le devoir l'appellera, saura répondre : présent, et qui sera en mesure de faire face à toutes ses obligations. »

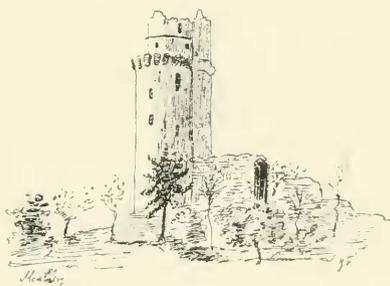
L'ensemble des notes quotidiennes et des examens périodiques permet au directeur d'acquérir une connaissance scrupuleusement approfondie de la valeur intellectuelle et morale de chaque élève et d'apprécier exactement à la fin de l'année leurs forces réciproques. Ainsi fonctionne sans heurt ni froissement une organisation difficile à établir, mais déclarée par tous les pédagogues indispensable à la bonne marche des études. « Chaque année, dit à ce propos M. Gabriel Monod, non seulement des élèves nombreux se voient refuser l'entrée d'une classe supérieure, mais même quelques-uns sont rendus à leurs familles, parce qu'ils ne peuvent suivre leurs camarades. Si je citais les noms des jeunes gens qui ont été ainsi maintenus en arrière de leurs camarades ou retirés de l'École pour incapacité, paresse ou indiscipline, on verrait que l'on n'y fait nulle acception des personnes : c'est un honneur et une force pour l'École Alsacienne. »

Une image empruntée à un illustre penseur de Strasbourg me revient à la mémoire au moment de poser la plume. Colani comparait la servitude de la lettre à un sapin mort, quoique paré pour la fête de Noël de lumières, de jouets, de guir-

landes et de maint autre ornement ; le culte de l'esprit à un autre sapin, resté celui-là, vert et vigoureux, qui prospère en dépit du froid et de l'orage sur une pente escarpée des Vosges. Les examens ne recouvreront la confiance du grand public que le jour où ils auront été affranchis de toute entrave scolastique pour obéir aux seules lois de la réalité. A l'École Alsacienne appartient le mérite d'avoir travaillé dans la mesure de ses forces à la venue d'un meilleur avenir.

ERNEST STROEHLIN,

Professeur honoraire
de l'Université de Genève.





PROMENADES INSTRUCTIVES

C'est à l'École Alsacienne que pour la première fois, à titre régulier, les promenades aux musées, aux collections, les visites aux usines, ont été introduites dans le programme de l'enseignement secondaire.

Le fait peut sembler étrange à qui réfléchit aux avantages de toute espèce que le maître et les élèves retirent de ces sorties. Il n'étonnera aucun universitaire.

C'était une innovation hardie, délicate et extrêmement heureuse.

Elle était hardie parce qu'elle rompait d'une façon éclatante avec les habitudes de notre enseignement officiel. L'Université n'aime pas enseigner hors de chez elle. Elle a eu longtemps l'horreur du plein air. Cela est changé depuis que l'École Alsacienne a démontré l'utilité de ces promenades. Mais ce n'est un secret pour personne que l'administration de nos lycées ne recherchait pas autrefois l'occasion de faire donner à ses élèves ce que nous appellerons, avec une légère déviation du sens, l'enseignement exotérique.

Il faut ajouter que le corps enseignant ne s'y fût pas prêté avec enthousiasme, et c'est en cela que la tentative était déli-

cate. Elle l'était particulièrement au début de notre École, et on le comprendra sans peine, et on sentira aussi par le récit de ces petites misères quel tact, quelle éloquence insinuante et persuasive, quelle paternelle autorité il a fallu à cet excellent M. Rieder pour acclimater chez nous ces exercices salutaires.

C'est qu'en effet les Mentors qui devaient conduire à travers le monde, le vaste monde des musées d'artillerie et de marine, des galeries de géologie, minéralogie, paléontologie, zoologie, du Louvre, de Versailles, de Saint-Germain, les Télémaques confiés à nos bons soins, étaient en général gens fort susceptibles et très disposés à se dérober à ces promenades. Et cela s'explique. Il fallait venir prendre les élèves à l'École, avenue Vavin, les mener, sinon en rangs au moins en ordre, jusqu'à l'École des Beaux-Arts ou jusqu'au Louvre et, après la démonstration, les ramener au quartier général. Vous comprenez maintenant où gisait la difficulté.

Faire une leçon d'histoire de l'art devant les tableaux de Rubens ou de David, exposer les principes de la classification zoologique, montrer par la différence de l'armement les changements survenus dans l'art de la guerre et la civilisation, cela n'est pas ennuyeux pour un jeune professeur, au contraire.

Mais de la rue d'Assas au quai Malaquais ou à la rue Cuvier il y a des rues, et dans ces rues des passants, et parmi ces passants ne va-t-on pas rencontrer un ami, un compatriote, un camarade d'école, un ancien maître, et que penseront-ils en me voyant marcher dans la rue avec ces jeunes écoliers que je domine de la tête :

Quantum lenta solent inter virgulta epressi!

Où, que penseront-ils, que diront-ils? Qu'en dira-t-on?

Ah! le qu'en-dira-t-on? la crainte malade d'être pris pour un maître d'études, non, disons le mot, pour un pion escortant de petits collégiens, voilà l'obstacle. L'amour-propre exagéré, et d'autant plus en éveil qu'on est plus près de ses vingt ans et que le parchemin des diplômes est plus frais encore, le souei ombrageux d'une dignité que l'on place parfois mal, le point d'honneur presque castillan qui distingue entre des fonctions si semblables celles qui reluisent et celles qui ne reluisent pas, voilà de terribles conseillers. J'ai connu de braves garçons, un peu timides et routiniers, instruits d'ailleurs, dévoués et capables, que cette seule considération a empêchés de venir offrir leurs services à l'École où ils auraient peut-être réussi.

Notre conscience d'historien nous oblige à dire ici que parmi ceux qui eurent la bonne fortune de trouver place dans les cadres du personnel enseignant au début, à la création de la section classique, quelques-uns eurent un peu de mal à se plier à la nécessité. Mettons, si vous voulez, qu'ils n'en ont que plus de mérite. Certains même essayèrent des moyens variés pour se dérober. Par un hasard étonnant, tel d'entre eux était régulièrement souffrant le mardi tous les quinze jours dans l'après-midi, et cette variété innommée de fièvre quarte ne céda qu'à la contagion de l'exemple et à la fermeté patiente du directeur. Tel autre imaginait les itinéraires les plus compliqués pour éviter les rues où il craignait d'être reconnu; il se serait déguisé si cela eût été possible.

Un jour, M. Rieder fut fort surpris de rencontrer les élèves d'une classe revenant tout seuls d'une excursion. Ils se tenaient d'ailleurs fort bien, les chers enfants, et marchaient gentiment, comme de bons petits élèves qui ont l'habitude de se sentir libres, de se conduire eux-mêmes et convenable-

ment, qu'ils soient ou non sous l'œil du maître. Il était là, d'ailleurs, le maître, mais un peu loin, et sur l'autre trottoir : il se promenait... en amateur, en gentleman, ne se doutant pas, le malheureux, que, de toutes les façons de faire son métier, il avait justement choisi la plus maladroite et celle qui était de nature à faire le plus mal juger et de son intelligence et de son caractère.

Ces hésitations, ces résistances individuelles durèrent peu, et au bout de quelques mois les plus récalcitrants étaient convertis et voyaient les nombreux avantages de la méthode, presque tous y trouvaient un réel plaisir.

Tout le monde en effet profite à ces promenades.

Le gain de l'élève est aisé à comprendre et l'on ne s'explique pas pourquoi l'usage des visites aux musées et aux collections n'est pas plus répandu. N'est-il pas certain qu'à Paris, bien entendu, tous les enseignements sont singulièrement vivifiés par des excursions aux merveilleuses galeries ou aux monuments qui sont la richesse ou la parure de notre grande ville ? A l'exception du professeur de mathématiques, et encore quel est le maître qui ne trouvera le moyen d'organiser chaque année une dizaine de leçons de choses données hors de l'école, en face de vitrines ou devant des monuments où les élèves ressentiront la généreuse émotion que nous fait éprouver le contact de la vérité ? Et de quel cœur ces jeunes élèves suivent les explications données avec simplicité mais aussi avec précision ! Quel commentaire précieux des textes ou des cours ! Avec quelle passion ces yeux clairs se fixent sur les œuvres d'art ou les échantillons qu'ils sont invités à regarder ! Avec quelle curiosité ils en détaillent les caractères ! Et puis c'est du nouveau, de l'imprévu, et cela n'a-t-il pas son charme ?

Eh bien ! quelle que soit l'utilité de ces exercices variés

pour les élèves, je le déclare ici hautement, le professeur y gagne plus encore.

Tout d'abord il apprend à mieux connaître ses élèves, et cela n'est-il pas de grande importance?

Voici deux enfants. L'un est hardi, l'autre timide. Dans la classe, à intelligence égale, s'ils travaillent tous deux à peu près autant, le premier primera sans peine son petit camarade. Il demandera à répondre, tandis que l'autre, même interrogé, balbutiera quelques propos confus. Le maître pourra aisément s'y tromper, et si la classe est bonne et assez nombreuse, il pourra, si consciencieux soit-il, ignorer quelque temps la véritable valeur du jeune homme timide.

Conduit-il au contraire sa classe dans quelque musée, il remarquera l'attention de celui qui, troublé devant l'appareil de la classe, retrouvera son assurance en compagnie d'un homme plus familier et en présence de compagnons un peu dépaysés. Ainsi se révèle plus aisément le véritable caractère de chacun. Il est facile de reconnaître les élèves qui ont fait de nombreuses lectures et ont retenu ce qu'ils ont lu. C'est dans ces conversations un peu à bâtons rompus qu'un homme qui a de l'expérience ou simplement le goût de sa profession arrive à bien connaître ses élèves et à se connaître lui-même.

C'est là le second avantage et ce n'est pas le moindre. Ce n'est pas pour rien que la sagesse antique mettait au premier rang des préceptes philosophiques la formule socratique.

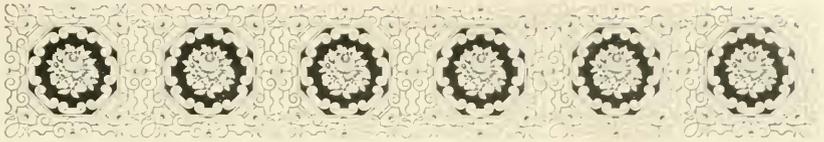
Oui, ces promenades font un grand bien au maître, car elles le rendent modeste. Elle lui font trouver, que de fois! les bornes de son savoir, elles le mettent en présence d'un rien, d'un détail dont il ne s'était pas avisé et que la demande d'explication d'un élève curieux lui fait tout à coup remarquer. L'explication, on la trouve ou on ne la trouve pas, peu importe.

Plus un professeur est instruit, plus il a d'autorité sur son jeune peuple, et moins il lui coûte d'avouer, toujours comme le maître de Platon, qu'il ignore quelque chose. Seulement il note en lui-même ce qui l'a pris au dépourvu, et quand sa promenade est finie, quand sa tâche est faite, eh bien! il y retourne au musée, et pour son propre compte.

L. BOUGIER,

Agrégé d'histoire,
Professeur à l'École Alsacienne (1875-1878).





PLANTES DÉLICATES

Parmi la troupe joyeuse qui, d'année en année, se renouvelle dans nos classes, il est des intelligences brillantes; beaucoup sont d'une honorable moyenne; vient enfin un groupe d'élèves plus modestement doués.

L'égalité n'est pas le fait de la nature. Elle, qui n'a pas créé deux feuilles absolument semblables, se plaît à la diversité. Cependant tous les enfants méritent d'être également préparés à la vie; chacun doit, un jour, être capable de remplir ses devoirs d'homme et de citoyen.

Pour l'instant, il s'agit de connaître leurs ressources, leurs aptitudes, et la juste mesure dans laquelle leurs forces doivent être à la fois développées et ménagées.

C'est une grande jouissance pour le professeur que de contribuer à l'épanouissement d'une intelligence privilégiée, qui devine sa pensée, saisit au vol les idées qu'il sème devant elle; infatigable, elle interroge, compare, juge avec une promptitude merveilleuse.

Mais autre est la tâche quand il s'agit d'enfants envers qui la nature s'est montrée plus avare. Il en est dont le déve-

loppement a subi une espèce d'arrêt et qui présentent des faiblesses ou morales ou intellectuelles.

Pour bien connaître ces derniers, il faut à la fois de la curiosité et de la patience. Il n'est pas rare de découvrir des dons réels chez des enfants qu'un examen superficiel aurait peut-être jugés dépourvus de moyens.

Que d'écoliers ternes, maladroits, incapables en apparence, sont devenus plus tard des hommes utiles ou distingués!

L'élève faible a donc besoin d'une grande sollicitude et mérite doublement notre attention,

Dans notre école, où chaque classe compte un nombre restreint d'élèves, la tâche du maître est rendue plus facile. Il peut les atteindre tous, sans en négliger aucun.

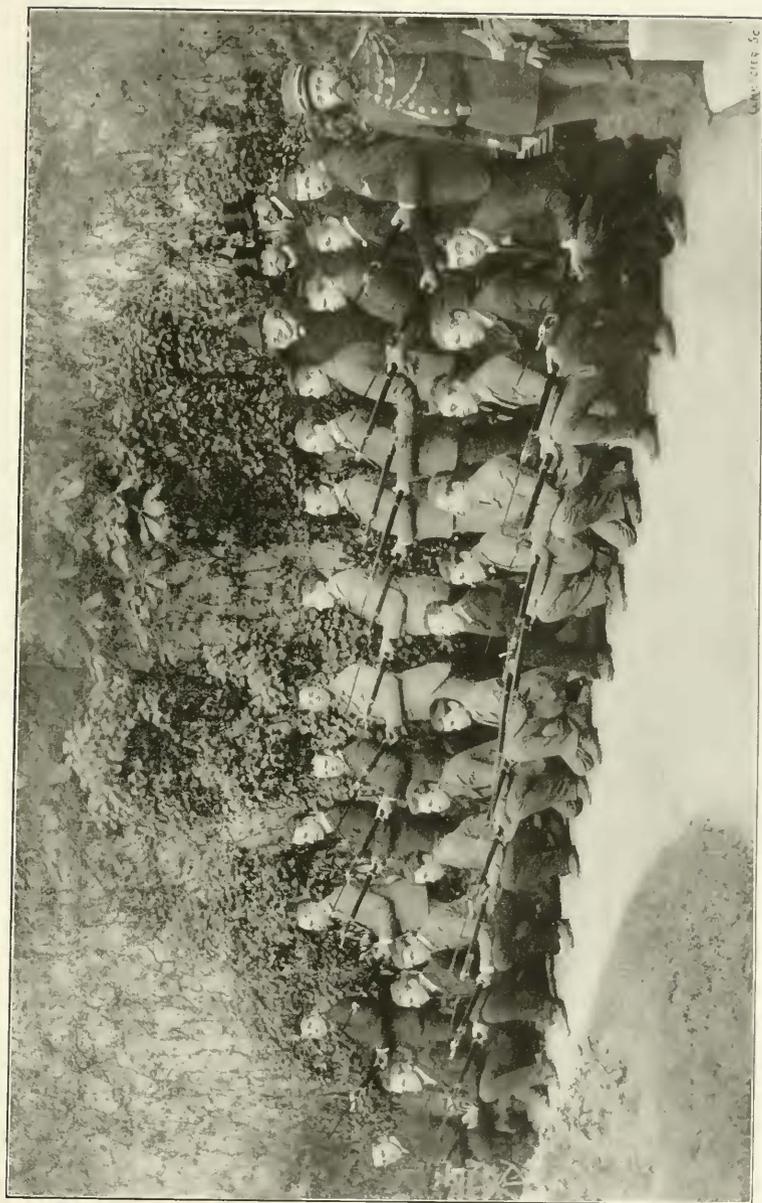
Sa bienveillance, sa fermeté produisent une sorte de courant qui entraîne la volonté des uns et des autres; l'autorité s'exerce comme d'elle-même; une confiance réciproque s'établit de maître à élèves, et la discipline se maintient sans peine.

*
* *
* *

L'enfant peu doué a droit d'abord à l'indulgence. Le rôle de l'éducateur, en effet, n'est point de brusquer, mais de provoquer et de surveiller l'éclosion des facultés latentes. On appellera plus spécialement l'attention de cet élève sur les choses concrètes; de fréquentes questions exciteront son ardeur, éveilleront sa personnalité; par tous les moyens on s'appliquera à développer les germes de son être moral et intellectuel.

L'élève assiste lui-même à l'évolution lente mais continue de son individualité.

Sa gaucherie naturelle cesse de le paralyser; la confiance en lui-même va grandissant; bientôt il prendra une part plus



CH. GRES 50

ÉCOLE ALSACIENNE : EXERCICES MILITAIRES

active aux exercices et osera se mêler, sans trop de crainte, au mouvement de la classe.

Les moments d'hésitation seront encore fréquents; mais le maître n'est-il pas là pour le guider, pour lui éviter les trop grandes chutes?. Si ses erreurs amènent parfois un sourire sur les lèvres des camarades plus avisés, il ne se trouble plus outre mesure, se ressaisit et recommence ses tentatives.

Il lui arrivera encore peut-être de dire que la « Lozère est une rivière qui coule dans une vallée des Cévennes », que le « Pont-Euxin est célèbre par ses arches grandioses », que le « Roi brillant du jour n'est autre que le Président de la République ». Mais il a pris l'essor; il a conscience de ses forces naissantes, il est acquis à l'activité; sous peu il tiendra un rang honorable dans la classe.

* * *

L'enfant aime l'action, la vie, le mouvement; et cependant, combien nombreux sont les élèves mous, enclins à la paresse. Cela tient à bien des raisons; surtout à l'aversion instinctive de l'homme pour la tension d'esprit. Si l'enfant n'a pas été dès le berceau, pour ainsi dire, habitué à l'effort, il sera plus long et plus pénible de le lui faire pratiquer en classe.

Appeler l'élève à l'activité intellectuelle devient la grande tâche du professeur. Il ne suffit pas de tirer momentanément le paresseux de la torpeur où il s'enlize, d'obtenir de lui une application intermittente; le problème est plus compliqué: il s'agit de cultiver une volonté, de former une conscience.

Combien ne faut-il pas pour cela de tact et d'expérience! Le maître se multiplie, se dépense sans harceler l'élève ni l'importuner. Il évite d'embarrasser la route de trop de difficultés; mais, s'il demande peu, il sera exigeant sur la qualité

du travail. Il tient l'élève en haleine par une judicieuse distribution de la louange ou du blâme, stimule son zèle, son amour-propre, fait souvent appel à son initiative personnelle et à sa responsabilité. De toutes ces influences sortira pour l'enfant une force d'impulsion qui aura raison de son apathie initiale.

Il y aura des retours de paresse, et la patience du professeur sera plus d'une fois mise à l'épreuve; mais la bonté persévérante, la fermeté toujours égale créeront en fin de compte chez cet élève un vouloir durable. Il n'en faudra pas moins continuer cette sorte de suggestion morale afin de rendre la victoire définitive. Et c'est ainsi qu'on aura éveillé une conscience, créé une volonté, gagné une intelligence au travail.

*
* * *

A nulle autre époque, l'enfant n'a été choyé, adulé, gâté comme de notre temps. Toutes les tendresses lui sont acquises. D'aucuns nous prédisent des générations amollies et mécontentes.

Il en est beaucoup, en effet, de ces petits hommes tout pénétrés de leur importance; ils sont difficiles, volontaires, ils commandent en maître et semblent croire que la terre tourne pour eux seuls.

C'est que, depuis qu'il se sou vient, l'enfant gâté a vu chacun s'empressez autour de lui, faire ses mille volontés. Ses caprices étaient des lois; grands-parents, père et mère, à l'envi, prévenaient ses désirs, riaient à ses exigences, applaudissaient à ses réparties, admiraient ses audaces: le voilà devenu tyran, jouet de ses fantaisies et le trouble-fête de la famille.

Aussi quel étonnement, le jour de son entrée en classe,

quand il sent planer au-dessus de lui une volonté à laquelle il devra se soumettre.

Les violents alors ont plus d'une révolte; ils se croient atteints dans leurs prérogatives, lésés dans leurs droits. Que leur arrive-t-il donc? Jusqu'à présent il n'y avait qu'eux et, maintenant, ils sont tenus de compter avec d'autres! La larme qui leur pointe à l'œil témoigne de leur amertume et de leur dépit.

Pour les plier à la discipline, il faudra une main à la fois ferme et souple. Le maître, tout en les ménageant, les tiendra à distance par son maintien calme, réservé, les obligeant ainsi au respect et à l'obéissance. Leurs condisciples, d'autre part, les forceront à bien des concessions et, mieux que personne, leur apprendront la sociabilité.

Tous les enfants gâtés, d'ailleurs, ne sont pas des natures violentes; légères, molles, capricieuses même, elles se laissent plus facilement conduire. Avec quelque sagacité et de la persévérance, on arrive à fixer leur attention, à discipliner leur imagination, à leur enseigner l'ordre et la règle.

Une autorité ferme et douce feront comprendre, aux uns et aux autres, que l'enfant ne doit ni ordonner, ni raisonner, mais obéir; que la déférence est pour lui une obligation envers les grandes personnes dont il n'est ni l'égal, ni le camarade.

Sourions aux gaietés, aux insouciances, aux grâces de l'enfance; mais imposons-nous le double devoir de l'élever pour elle-même et pour la société.

*
* * *

Tel enfant trop sensible, trop nerveux, de complexion délicate, comme la plante frêle, demande, pour prospérer,

une sollicitude particulière. Il a besoin d'être encouragé par moments; de se sentir soutenu toujours. Perdu dans le nombre, il se replierait sur lui-même; il n'oserait pas s'épancher, se livrer; et ses facultés courraient risque d'être arrêtées à leur matin. Nombreuses sont ces natures vibrant à toutes les émotions, et légère doit être la main qui réglera ce ressort fragile. Le cœur de cet enfant irritable, susceptible ou ombrageux, ne s'ouvrira qu'à ceux qui auront su gagner sa confiance.

A ces sensitives, ne leur faudrait-il pas de préférence l'éducation familiale du foyer? Comme des plantes de serre chaude, ne vaudrait-il pas mieux les préserver de l'air vif du dehors? Oui, peut-être, s'il ne fallait sortir jamais du giron maternel!

Mais pour chacun vient un moment où il faut affronter la vie.

Élevés seuls, ces sensitifs, ces imaginatifs ne vivent qu'avec leurs impressions propres; ne se mesurant avec personne, ils prennent facilement d'eux une idée trop favorable, deviennent égoïstes ou timides. Mêlés à d'autres enfants, ils sortent d'eux-mêmes, prennent intérêt à la tâche commune et se portent vers l'action.

La gaieté, l'entrain des camarades, parfois une petite raillerie pas méchante, auront vite fait de les aguerrir, de leur enseigner à se trouver à l'aise parmi leurs semblables: n'est-ce pas le premier pas dans la science de la vie?

Sans doute, il faut à ces enfants une direction plus douce qu'à d'autres; on exercera sur eux une action discrète presque insensible; la sollicitude dont ils se sentiront entourés leur donnera de l'assurance; la bonne camaraderie fera le reste.

Ces premières habitudes, ces impressions initiatrices, si vives et si profondes, auront-elles leur répercussion sur l'existence entière de nos écoliers? Oui, sans doute; car, d'année en année, et jusqu'au seuil de leurs études, ces mêmes influences continueront à s'exercer à l'école et dans la famille invariablement unies

E. BAUER,

Professeur à l'École Alsacienne.





ÉDUCATION RELIGIEUSE, ÉDUCATION LAÏQUE

Les lois de l'éducation sont les premières que nous recevons, et les habitudes morales que nous prenons dès l'enfance sont comme des fondements sur lesquels s'appuie notre vie entière, privée et publique. Aussi ni les parents ni l'État ne doivent se détacher de ces questions, puisqu'il leur importe de choisir entre les solutions diverses qu'elles reçoivent selon les temps et les mœurs.

C'est en hommes de notre temps que nous devons élever notre jeunesse. Une loi historique, à laquelle peu d'esprits éclairés refusent leur adhésion, la destine à vivre sous le régime républicain. Et pourtant l'Université, laïque et libérale, n'en élève qu'une partie; l'École Alsacienne, qui représente à elle seule aujourd'hui l'enseignement laïque et libre, est peu ou mal connue. Serait-ce donc en vain qu'elle garde la tradition sacrée des pays séparés encore, que des méthodes originales y sont heureusement appliquées, que tant d'hommes éminents l'ont reconnue et proclamée nécessaire, orateurs dont s'honore la tribune française, professeurs qui ont créé une Université nouvelle, hommes d'État et philosophes unis dans la même bienveillance pour elle parce qu'ils ont la même

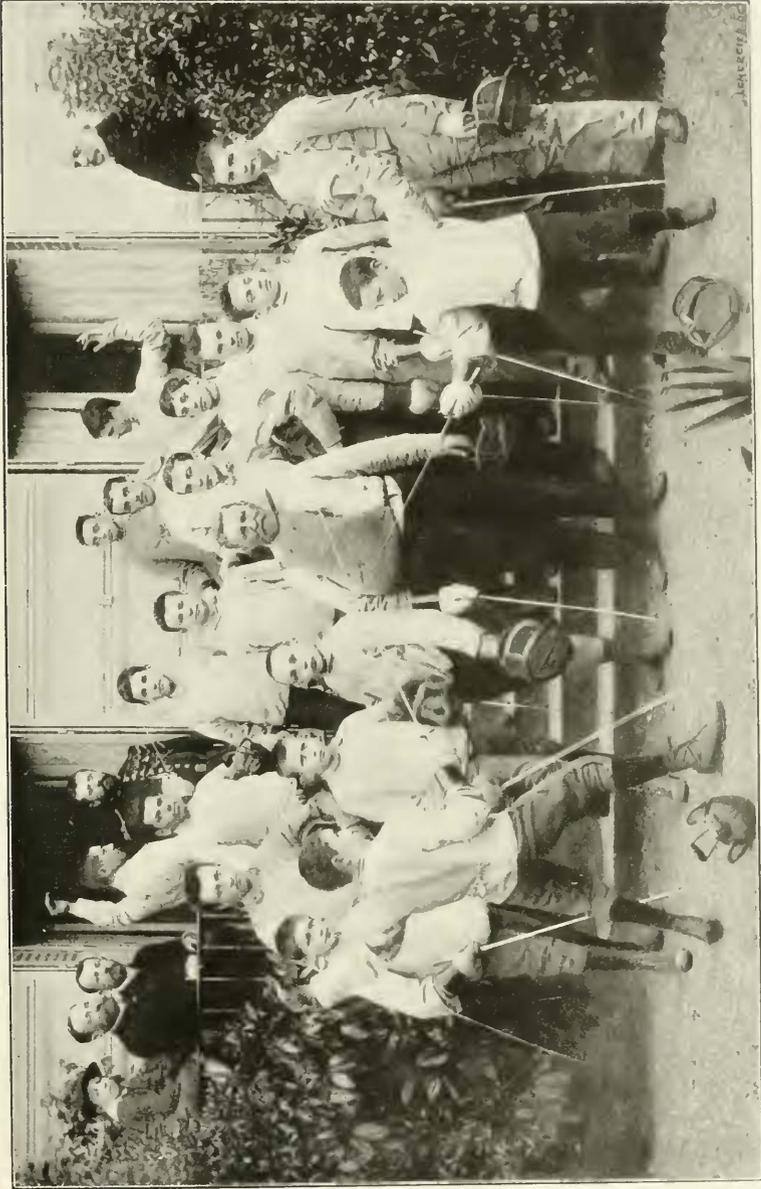
conscience des services qu'elle a rendus depuis vingt-cinq années? Cependant ces services, ces méthodes sont toujours sa raison d'être, et pour en faire apparaître la valeur, il suffit de jeter les regards sur ce que d'autres font auprès d'elle.

On ne peut contester que dans les maisons religieuses l'objet de l'éducation soit surtout de faire de bons catholiques : on cultive l'esprit par surcroît. Mais la prééminence des professeurs de l'Université étant reconnue par tous, c'est la discipline congréganiste qui gagne le plus d'élèves à ces établissements. Or cette discipline qui motive la préférence, la justifie-t-elle par son principe et ses caractères?

Ce principe naît de la théologie et des conceptions qu'elle a des rapports de l'homme avec Dieu. L'autorité du maître est expressément donnée comme une délégation de celle du père qui la tient de Dieu. L'obéissance est donc une forme du service divin et la désobéissance un péché. Ce principe, s'il était appliqué dans toutes ses conséquences logiques, donnerait à la discipline une puissance énorme et légitime après tout, puisqu'elle agirait sur la conscience religieuse de l'enfant. Le ressort de l'âme serait l'amour de Dieu.

Dans la pratique, il n'en est pas ainsi. L'idée théologique que l'homme est incapable de faire le bien par lui-même, ou, si l'on veut, la crainte du tentateur toujours présent, commande une surveillance incessante, minutieuse, sanctionnée par un système compliqué de punitions et de récompenses, et qui ne semble admettre ni la vertu naturelle ni le désintéressement dans la vertu.

Pour en appliquer les règles, les maîtres, quelle que soit d'ailleurs leur valeur personnelle, possèdent une autorité singulière. Pour inspirer le respect, leur habit seul devrait suffire : c'est une force que d'autres ne peuvent avoir. Il peut



ÉCOLE ALSACIENNE : L'ESCRIME

arriver que le même homme soit préfet, professeur, directeur de conscience : alors à l'autorité de l'homme s'ajoute celle même de Dieu parlant par la voix du prêtre.

Ils doivent aussi à la vie en commun, à la règle monastique de pouvoir former une seule âme dont le supérieur est la volonté absolue. Dans une communauté tous doivent obéir sans limite de temps ou de rôle : à toute heure, n'importe où, ils se savent de service. Entre préfets et professeurs, nulle hiérarchie apparente : ils s'aident et se suppléent les uns les autres, comme des soldats changent de poste. Aussi la surveillance ne se relâche-t-elle jamais, même pendant les jeux qui sont obligatoires et auxquels les maîtres se mêlent volontiers. Dira-t-on qu'ils le font uniquement pour surveiller et qu'il y a toujours dans cette familiarité une arrière-pensée ? Qui oserait l'affirmer ? Mais le plus loyal des maîtres, s'il devine, au hasard de la conversation, la faute prochaine, n'a-t-il pas le devoir de la prévenir ? Les groupements d'élèves en congrégations pieuses multiplient les facilités d'une secrète vigilance ; il n'est pas besoin même d'une parole, un changement d'humeur, une tiédeur à peine sensible à celui qui l'éprouve se trahit à un tact pénétrant qu'éveille une attention infatigable. Cependant la vie des élèves dans ces maisons paraît plus confortable, plus gaie, quoique l'action de la famille en soit exclue jalousement, d'aspect plus familial qu'ailleurs. C'est cela qui séduit les mères : elles le sont aussi par la bonne tenue, les dehors corrects auxquels on habitue les enfants. Mais est-il sûr qu'à cette discipline extérieure réponde une force morale intime ? La surveillance qui empêche les fautes, crée-t-elle l'amour du bien et ne peut-on pas craindre qu'une fois loin des regards et des murs accoutumés la foule des âmes moyennes ne s'égare, pareille à ces enfants qu'on

n'abandonne jamais à eux-mêmes et qui tombent dès qu'on cesse de les soutenir? Dans ce monde qu'on lui peint de couleurs effrayantes et vagues, le jeune homme trouve la vie réelle; or, son éducation ne l'a pas armé pour la lutte. Son père trop souvent le connaît mal, l'ayant abandonné toujours à d'autres, et ne sait pas le guider. Une forte doctrine religieuse devrait lui servir d'appui; mais trop souvent aussi la doctrine manque, il ne connaît que des pratiques dont il peut perdre l'habitude. Inhabile à l'effort personnel il se laisse aller sans résistance. Ainsi le veut la défiance de la liberté, l'exclusion de la famille qui ont présidé à son éducation. Or, à notre époque où la France a besoin d'âmes vigoureuses qui trouvent en elles-mêmes et non dans l'ordre d'un maître la règle de leur activité, l'élève du clergé, uniquement dressé à obéir, porte en lui-même une âme, si j'ose le dire, monarchique.

Il est donc naturel que les familles des anciens partis confient leurs enfants aux religieux; il l'est moins que des familles libérales présument l'éducation morale et même les bienséances mondaines inséparables de l'enseignement de la religion, qu'elles refusent leurs enfants aux laïques parce qu'ils laissent avec raison aux parents mêmes le soin de diriger la conscience religieuse, comme si l'on renonçait à toute morale dès qu'on en cherche le principe en nous.

Ce préjugé, que la mode renforce, résiste encore aux efforts de l'Université, malgré tant de réformes heureuses; elle a fait beaucoup: a-t-elle fait assez? L'Université d'aujourd'hui n'est plus telle que la fit son impérial fondateur, qui, selon son mot, ne voulait pas de moines et pourtant imposait aux professeurs un célibat au moins momentané. Mais, comme institution d'État, elle a subi l'action des pouvoirs politiques et le joug de certaines traditions. Il y a vingt ans, il lui restait